

Aspects culturels des relations franco-espagnoles au XVIII^e siècle

Daniel-Henri Pageaux

Volume 2, numéro 1, avril 1969

La France et le monde hispanique (XVIII^e et XIX^e siècles)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500055ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500055ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pageaux, D.-H. (1969). Aspects culturels des relations franco-espagnoles au XVIII^e siècle. *Études littéraires*, 2(1), 9–20. <https://doi.org/10.7202/500055ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1969

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

ASPECTS CULTURELS DES RELATIONS FRANCO-ESPAGNOLES AU XVIII^e SIÈCLE

daniel-henri pageaux *

Au XVIII^e siècle, il y a encore des Pyrénées . . . Un roi de souche française a beau régner à Madrid ; des mariages entre les deux branches des Bourbons ont beau se célébrer, à la grande joie d'un milieu très restreint — celui des Cours ; l'union des deux couronnes peut même se concrétiser en « pactes de famille » (trois en trente ans !), traités éphémères, aussitôt démentis par quelque conflit, l'antipathie multiséculaire, d'une façon générale, demeure entre les deux peuples. Elle prend même pour s'affirmer des prétextes nouveaux, mais graves, d'ordre économique : l'Espagne entend, selon une bonne politique protectionniste importée de France, se passer de la tutelle commerciale de la France, au grand dam de nos négociants et du menu peuple intéressé dans ces échanges.

Sur le plan culturel, il y a plus grave : l'Espagne, en plein siècle des Lumières, ne parvient pas à se dégager, pour beaucoup de Français, de l'image que l'Europe s'est faite d'elle, dès le début du XVI^e siècle : nation belliqueuse, conquérante, obstinée et cruelle. L'élite cultivée entretient vis-à-vis de la culture hispanique, une méconnaissance injuste, un manque d'intérêt anormal et plus souvent un mépris ressenti vivement au-delà des Pyrénées et cause de polémiques navrantes entre les deux pays : témoin, l'article sévère de Masson de Morvillers sur l'Espagne, publié en 1784. Tels sont les sentiments complexes du secteur le plus élevé de l'opinion française devant l'Espagne. Les conséquences sont multiples, graves, non seulement pour la réputation de l'Espagne, mais pour les relations intellectuelles entre les deux pays.

□ □ □

Ce mépris, en matière strictement littéraire, est né en plein cœur du XVIII^e siècle, au moment où les lettres françaises se dégagèrent, non sans force et orgueil, de l'emprise italo-espagnole qui avait

* L'auteur de cet article prépare, sous la direction du professeur J. Voisine (Sorbonne), une thèse intitulée : *l'Espagne devant l'opinion publique française au XVIII^e siècle*.

dominé depuis près d'un siècle; au moment où, en politique, la France réussit à tenir tête à l'Espagne, l'amène à la raison avant de l'amener au silence. Après Rocroi et le Traité des Pyrénées, des campagnes de dénigrement s'organisent. Derrière cette propagande, apparaissent les vues hégémoniques de Louis XIV et ses prétentions à l'héritage des Habsbourg. Dès lors, les critiques contre la poésie, le théâtre espagnol, contre ce qui avait fait la gloire littéraire de l'Espagne se multiplient, même si le public français continue de lire des romans espagnols ou dans le « goût » espagnol. On connaît les railleries d'un Boileau dont un rimeur « au-delà des Pyrénées » fait les frais. Or le XVIII^e siècle va reprendre les mêmes condamnations. Il y a lieu de constater la filiation qui existe, sur le plan esthétique, entre l'école classique, issue de Boileau, et les jugements, sévères pour les lettres espagnoles, de Voltaire, de Marmontel ou de La Harpe, en dépit du fait, non négligeable, que les relations politiques entre les deux pays ont évolué depuis 1660 et que la littérature espagnole, à partir du milieu du XVIII^e siècle, s'engage, avec un certain succès, dans la voie néo-classique. On le voit : avant même le Siècle des Lumières, le Siècle de Louis XIV avait condamné le Siècle d'Or.

Une nouvelle conception de la culture au XVIII^e siècle, où les belles lettres entrent en concurrence avec les sciences, les techniques et l'« esprit philosophique », suscite, chez les Français cultivés, un mépris plus large de l'Espagne. À leurs yeux, les Espagnols n'ont pas — n'ont jamais eu — le goût des sciences. À une époque où l'idée de progrès est volontiers associée au développement technique, il y a là, en quelque sorte, un péché contre l'esprit humain. Les Français dénoncent, chez leurs voisins, le goût des subtilités, de la dialectique, le manque de savants, d'académies, une soumission aveugle à la religion, aux anciennes philosophies médiévales¹. Ils n'ont d'ailleurs pas tout à fait tort. Des Espagnols, hommes de lettres célèbres, formuleront les mêmes reproches : c'est le Père Feijoo qui, avec humour, déclare qu'il faut une âme héroïque pour combattre Aristote, pour secouer ces « autorités » qui paralysent toute réflexion; ce sont plus tard Cadalso et Jovellanos, pour prendre des générations représentatives du siècle, qui essayeront d'éveiller chez leurs compatriotes le goût des connaissances utiles². On oublie trop souvent le parallélisme des critiques pour ne pas en faire état et rectifier ainsi certaines erreurs

¹ Abbé de Vayrac, *État de l'Espagne*, Paris, 1718, 4 vol., t. I, p. 36; de Bury, *Histoire abrégée des philosophes...*, Paris, Monory, t. II, p. 61.

² G. Delpy, *l'Espagne et l'esprit européen, l'œuvre de Feijoo*, Paris, Hachette, 1936; J. Marias, *la España posible de Carlos III*, Madrid, 1963.

partisanes. L'originalité — si l'on peut dire — des critiques françaises consiste surtout à mettre l'accent sur l'emprise de la religion, de la hiérarchie ecclésiastique, de l'Inquisition. Et sur ce point encore, ils n'ont pas entièrement tort, puisque des Espagnols, authentiquement patriotes, ont dénoncé avec courage les méfaits d'un contrôle intellectuel incessant³.

Il n'y a qu'un point sur lequel l'optique française est blâmable : le manque quasi total d'intérêt pour le mouvement d'idées scientifique et technique dont l'Espagne est saisie à partir du milieu du siècle. Évolution lente des mentalités, victoire partielle mais exaltante des lumières sur la routine et l'ignorance que le regretté Jean Sarrailh a si bien révélées et illustrées dans sa thèse devenue classique⁴. Mais pour comprendre ce déplorable état de fait, il faut quelque peu déborder le domaine culturel et envisager, dans le sens large du terme, le problème des contacts humains : peu de voyages en Espagne, peu de visiteurs d'outre-Pyrénées, alors que les salons fourmillent de beaux esprits de l'Europe entière — exceptée l'Espagne ! ; peu de correspondances érudites. Seuls des contacts étroits et suivis auraient été capables de briser l'épaisse couche des préjugés nationaux, des haines larvées, des critiques séculaires, en partie exactes certes, et en partie issues de polémiques outrées, mais qui, de toute façon, sont de moins en moins valables, au fur et à mesure que l'on avance dans le siècle.

On a vite fait la liste des savants espagnols du XVIII^e siècle connus et appréciés des Français. Évidemment des noms circulent dans les gazettes ; mais peut-on dire que ces médecins, professeurs, hommes de sciences ou de lettres sont acceptés par le public français et comme adoptés par lui ? Certainement pas, mis à part quelques spécialistes qui connaîtront l'existence de tel ou tel traité dû à une plume espagnole. Que le grand praticien Bordeu connaisse Piquer n'ajoute pas grand-chose à la réputation de ce dernier. L'intérêt et la faveur vont aux savants du Nord. Parmi le petit nombre de savants assez bien connus de l'élite française, on ne peut guère avancer que deux noms : Jorge Juan et Ulloa qui participèrent tous deux à l'expédition patronnée par Maurepas et dirigée par La Condamine pour déterminer la mesure exacte de l'arc du méridien. Leurs écrits sont connus, traduits. Tous deux sont nommés membres correspondants de l'Académie des scien-

³ Cf. M. Defourneaux, *l'Inquisition espagnole et les livres français au XVIII^e siècle*, Paris, P. U. F., 1963, pp. 133-168.

⁴ J. Sarrailh, *l'Espagne éclairée de la seconde moitié du XVIII^e siècle*, Paris, Klincksieck, 1954.

ces de Paris⁵. À la fin du siècle, Condorcet saluait l'expédition franco-espagnole au Pérou avec enthousiasme ; « elle avait appris alors, pour la première fois, qu'il existait, au-delà des mers, des hommes pour qui la vérité était préférable à l'or »⁶.

Outre ce duo sympathique aux Français, quelle figure scientifique retient leur attention ? C'est à peine si l'effervescence intellectuelle dans les provinces basques leur parvient. Il faut un spécialiste, Fourcroy, pour noter les noms d'Elhuyar et de Angulo, chimistes qui travaillèrent en collaboration avec le Français Louis Proust⁷. Encore faut-il remarquer que, dans la documentation de Fourcroy, ces noms coexistent fâcheusement avec Raimón Lulle (venu travailler à Paris en 1281). L'apport de l'Espagne en chimie est décidément dérisoire ! Fourcroy montre comment Elhuyar a entrepris avec succès certaines recherches sur le wolfram. Mais pour le grand public français, ces recherches sont passées inaperçues. Faute de connaître les efforts louables de l'Espagne, par manque d'intérêt, manque de contact et aussi par paresse intellectuelle, les connaissances des Français sur le développement scientifique sont totalement faussées ; la documentation s'arrête, invariablement, au Siècle d'Or : la conclusion est facile à deviner : l'Espagne est en décadence.

□ □ □

Par quelle branche commencer la revue du désert scientifique qu'est l'Espagne pour le Français ? La physique ? L'Espagne est considérée comme un pays s'étant volontairement mis à l'écart des grands bouleversements de la Renaissance. Dans ses *Observations sur la Physique*, l'abbé Rozier reste muet sur l'Espagne, tandis que défilent les communications et rapports des sociétés savantes européennes. Lorsque le jésuite Paulhian veut faire la liste des physiciens espagnols, il avance Ulloa (naturellement) puis... Sénèque de Cordoue et le jésuite Arriaga, mort à Prague en 1667⁸ ! Alors que les Espagnols semblaient, grâce à leur empire, aptes à développer les sciences de la navigation, de l'astronomie et de la géographie, on est obligé de constater

⁵ Juan et Ulloa, *Voyage historique de l'Amérique méridionale*, Paris, Jombert, 1752, 2 vol. ; J. Juan, *Examen maritime théorique...*, Nantes, Malassis, 1783, 2 vol.

⁶ Condorcet, *Œuvres complètes...*, Brunswick et Paris, an XIII-1804, t. II, p. 169.

⁷ De Fourcroy, *Éléments d'histoire naturelle et de chimie*, Paris, Cuchet, 1791, t. I, p. 31, t. II, p. 212, pp. 442-450, t. III, pp. 80-81, t. IV, p. 105.

⁸ Paulhian, *Dictionnaire de Physique*, Avignon, Chambeau, 1771, t. I, p. X, pp. 204-206.

qu'ils se contentèrent de faire la conquête (et l'on sait quel écho ce mot peut avoir au XVIII^e siècle...) ou de commercer, sans grande logique et profit. Le géographe Robert de Vaugondy fils doit écrire à un Espagnol pour lui demander un rapport sur la science géographique de son pays. Quelques noms sont avancés qui sont toujours ceux de géographes d'occasion (Antonio de Lebrija, ou Enrique Florez). Pour le XVIII^e siècle, un seul nom valable est cité: le vice-roi Maldonado, gouverneur de la province des Émeraudes (Quito), ami de la Condamine et mort à Londres en 1748⁹. En astronomie, que trouve-t-on sous la plume de Bailly? le roi Alphonse X de Castille (1252-1284). Bailly ne peut résister à la tentation de donner quelques anecdotes sur son compte: pauvre monarque qui dirigea bien mal ses affaires; et de citer le jugement du célèbre Mariana: «il avait perdu la terre en contemplant le ciel!» Ce cas mis à part, Jorge Juan et Ulloa réapparaissent, interchangeable¹⁰... Enfin, à mi-chemin entre les sciences et les lettres, l'Espagne a-t-elle connu une réflexion philosophique? Saverien, dans ses compilations, ne peut citer que Raimón Lulle et le jésuite Gracián, assez connu il est vrai (depuis la traduction d'Amelot de la Houssaye) mais qui n'est guère philosophe, surtout dans le sens donné au mot par le XVIII^e siècle¹¹. Il en irait de même pour d'autres activités scientifiques ou spéculatives et, par commodité, nous n'allons pas plus avant dans ce rapide examen.

L'Espagne apparaît, pour l'opinion savante française, dans un état d'infériorité frappant. L'Espagne n'a pas cultivé les sciences: sa grande tâche colonisatrice l'appelait outre-Atlantique. On voit comment de telles idées peuvent entraîner des systématisations d'où l'Espagne sort, une fois de plus, condamnée. Le silence de l'Espagne en matière scientifique est inexcusable, pour un Français du XVIII^e siècle: ou bien la conquête est alléguée et c'est une condamnation «philosophique» qui lui est assénée; ou bien l'on évoque son «esprit» particulier, et ce sont des attaques contre une attitude mentale, éprise de mysticisme ou de scholastique. Un seul concept résume la situation; on le retrouve partout: «décadence». On doit simplement reprocher aux Français

⁹ Robert de Vaugondy, *Essai sur l'histoire de la géographie*, Paris, Boudet, 1755, pp. 53-61, 188-189, 194.

¹⁰ Bailly, *Histoire de l'astronomie moderne*, Paris, de Bure, 1779-1782, t. I, p. 301, t. III, pp. 18-24.

¹¹ Saverien, *Histoire des progrès de l'esprit humain*, Paris, Lacombe, 1775, p. 189, pp. 299-355. *Histoire des philosophes modernes*, Paris, Brumet, 1772-1778, 6 vol.

de l'avoir trop rapidement étendu à l'Espagne des Lumières qui, en grande partie, a voulu consciemment combler un retard qu'elle ressentait vivement.

□ □ □

Ce défaut si grave — ne pas avoir cultivé les sciences — aurait fort bien pu être corrigé. En effet, l'Italie, dans une assez large mesure, peut encourir les mêmes critiques : elle aussi est restée prisonnière d'un esprit de « superstition » ; elle a connu le contrôle sévère de la hiérarchie ecclésiastique. Assez souvent, d'ailleurs, l'encyclopédisme l'associe, avec le Portugal, dans le même mépris. Cependant, l'Italie s'est illustrée de façon plus notable que l'Espagne, dans les diverses sciences. Et puis, pour le Français, le siècle de Léon X est une réalité culturelle. L'Italie reste, pour lui, la terre des arts. La culture italienne a beau être amputée d'un secteur (les sciences) ; ses productions littéraires peuvent être critiquées : cette culture a une « signification » pour le Français du XVIII^e siècle. Or, en ce qui concerne l'Espagne, le domaine artistique (musique, beaux-arts) est absolument ignoré. En Espagne, la musique est « italienne » ; mais le Français n'a pas tort, puisque des Espagnols critiquent àprement cette mode ; le Père Feijoo — toujours lui — qui n'est pas tendre avec des roucoules qu'il juge indécentes. Les beaux-arts ont disparu du champ de curiosité depuis le milieu du XVII^e siècle. Récemment, dans un remarquable ouvrage, M. B. Teyssèdre a dessiné l'« image » artistique de l'Espagne, telle qu'elle ressort du traité du fameux de Piles¹². De Piles est allé pourtant en Espagne ; il parle des magnifiques tableaux du Roi Catholique... c'est-à-dire Rubens, Titien. De Piles mentionne 492 fois les écoles italiennes et cinq fois l'école espagnole ! Les rescapés ? Ribera, rattaché à l'Italie et Murillo (on a envie d'ajouter hélas ! car pour plus d'un siècle, l'Espagne va vivre dans l'esprit français des tableaux un peu mièvre et doucereux du peintre andalou). De fait, les ventes — assez rares — de tableaux espagnols au XVIII^e siècle concernent pratiquement le seul Murillo.

Que reste-t-il alors de la culture hispanique pour le Français du XVIII^e siècle ? L'Espagne a-t-elle donné des hommes de lettres ? La *vox populi* rectifie : l'Espagne a donné des théologiens : *Theologos genitrix nutrixque Hispania servat*¹³. Mais sur ce point, esprits anticléricaux ou religieux se mettent d'accord : la

¹² B. Teyssèdre, *l'Histoire de l'art vue du grand siècle...*, Paris, Julliard, 1964, pp. 207-209-210, 340.

¹³ *Diversités curieuses...* 2^e édit., Paris, Coustelier, 1693, t. III, p. 15.

théologie espagnole frise très souvent l'hétérodoxie. Les critiques se trouvent aussi bien dans les pamphlets, fusées volantes, traités didactiques ou volumineuses histoires de la religion. Dans les ouvrages spécialisés, on attaque volontiers de fausses traditions auxquelles croient les fidèles espagnols, le relâchement des mœurs (à tel point que Bernard de Cluny dut aller en Espagne pour y apporter de nouvelles lumières); on attaque les conversions forcées de la fin du XV^e siècle. À partir du XVI^e siècle, les grandes polémiques commencent: contre les jésuites, contre l'Inquisition, contre le mysticisme (les *alumbrados*), contre le quietisme avec lequel nous arrivons aux dernières années du XVII^e siècle¹⁴.

Le parti philosophique n'a fait que reprendre ces thèmes, avec plus de violence. Les innombrables écrits anti-jésuitiques ne se sont pas privés de comparer le jeune Ignace, chevalier errant, voué au culte de la Vierge, dévorant (lui aussi) des romans de chevalerie — et c'est vrai! — au Chevalier à la Triste Figure. D'une façon générale, la religiosité espagnole n'a absolument pas été comprise par les Français et cette incompréhension n'est pas le fait uniquement du Siècle des Lumières. Il est l'héritier d'une longue tradition où politique et religion se mêlent. Tout comme au temps du bon roi Henri, les jésuites sont toujours suspectés de vouloir prôner le régicide. Et quelle est la justification de cette accusation? Juan Mariana et son traité, brûlé par le Parlement de Paris en pleine Ligue. L'accusation demeure vivace. Et n'évoquons pas les gauloiseries faites sur les écrits d'autres jésuites, accusés de diffuser une morale relâchée, comme Sánchez et son *De matrimonio*.

L'élite française a brocardé l'école mystique espagnole. Sainte Thérèse, en premier lieu: une visionnaire, un « cerveau dérangé »; ses écrits, de « ridicules rêveries ». Ainsi s'expriment, dans l'ordre, le marquis d'Argens et l'abbé Racine. On reproche à Thérèse ses outrances verbales, son fol amour, une vive imagination, des exagérations dans l'expression des sentiments religieux. Pareils reproches sont adressés aux prédicateurs espagnols, vus d'une façon caricaturale: contorsionnés, cultivant les effets oratoires intolérables, se livrant à une mise en scène de leurs sermons, comme celui qui fit sonner des trompettes (bien dissimulées) pour conclure son homélie sur le Jugement dernier. Autant de

¹⁴ Le Nain de Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique . . .*, Paris, Robustel, 1693-1712, 16 vol. (t. VIII, XII, XV); Ducreux, *les Siècles chrétiens . . .*, Paris, Moutard, 1785, 10 vol. (t. III, IV, VII, IX); Racine, *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique . . .*, Cologne, 1752, t. XIII, art. XXXIV; Le Semelier, *Conférences ecclésiastiques . . .*, Bruxelles, 1755, t. I, II, V.

vieilles accusations que le XVIII^e siècle remâche, continuant pratiquement d'ignorer les attaques spirituelles du bénédictin Feijoo et du jésuite Isla contre les mauvais prédicateurs et le style baroque de l'oratoire sacrée. Des noms sont-ils sauvés ? Sainte Thérèse, quoique condamnée, est bien connue, lue et citée. Il n'est guère de sermons sur l'amour divin où son nom ne soit pas mentionné. On peut aussi relever celui de Louis de Grenade, fort apprécié. Des enquêtes sur les bibliothèques confirment ces données.

Mentionnons simplement que les études de droit, toute l'école des juristes espagnols, sont profondément méprisées par les Français. Le droit d'ailleurs est tributaire de l'Église et seules des études de droit canon, et autres disciplines que l'Église a annexées, sont citées. Sur ce point, les Français ne sont pas tendres avec l'Espagne. Il en va de même pour l'histoire. Reprenant les griefs de La Mothe le Vayer, de Bayle et de Baillet, les historiens français se méfient de l'école historique espagnole, superstitieuse, cultivant les faussetés, crédule à l'excès et très partiale. Du P. Daniel à Anquetil, en passant par l'abbé Millot, l'histoire espagnole — et ses historiens — sont violemment pris à partie. Il est superflu de dire que sur les deux derniers siècles, l'histoire de France racontée aux Français fait preuve, sinon de partialité, du moins d'un nationalisme très net. Cette histoire est un règlement de compte entre monarques ou grands capitaines et les vertus françaises sont à l'honneur. Refaire l'histoire d'Espagne depuis Ferdinand le Catholique, c'est pratiquement défiler dans une longue galerie des vices (Espagne) et des vertus (France). On peut y reconnaître les traces de deux siècles de guerre que les Français du XVIII^e ne semblent pas vouloir oublier. C'est que la « morale » guide toujours l'écriture et que, plus que jamais pour un Français, Philippe II reste blâmable. Morale, intérêt national, mur des préjugés, tout se conjugue pour dresser entre France et Espagne un écran tenace d'incompréhension.

□ □ □

Reste la littérature, *stricto sensu*, du siècle d'or espagnol. Elle est globalement condamnée, au nom d'une esthétique héritée — on l'a vu — du Grand Siècle. Seule la France a du « goût » — notion esthétique si ambiguë — et, par contre-coup, l'Espagne a un « mauvais goût » (en poésie, au théâtre) ; la France a du « génie » (entendons inspiration, mais sachant se plier aux règles) ; l'Espagne n'a que de l'esprit, et mieux, de l'« ingéniosité ». La France aime la « grandeur » et ses écrits en ont ; l'Espagne cultive

le faux brillant, la boursoufflure. L'or espagnol n'est que poudre aux yeux pour un sujet des Louis.

Les genres les plus attaqués sont la poésie et le théâtre. Les poètes espagnols ont trop d'imagination, disent les Français. Reproche curieux, réplique Feijoo, qui connaît sa littérature française sur le bout du doigt, lorsqu'on parle de poésie. Le « goût » français ne peut supporter le flot d'images et le jeu de concepts, exercice effectivement épuisant pour l'esprit, que les Espagnols ont cultivé à satiété durant tout le XVIII^e siècle. Quant au théâtre, il est indéfendable puisque, volontairement, les auteurs ont mêlé les genres, créant ainsi ce monstre qu'est la *comedia*, la « tragi-comédie ». C'est la position d'un Voltaire qui englobe dans un même mépris Calderón et Shakespeare, des « têtes chaudes »¹⁵. Même certains esprits qui s'intéressent à l'Espagne ne peuvent comprendre le théâtre du Siècle d'or. Par exemple Linguet, qui est allé en Espagne, connaît la langue et la littérature de ce pays et qui édite un *Théâtre espagnol* en quatre volumes. Sa préface est on ne peut plus défavorable au genre : il y parle de « descriptions ampoulées », d'« idées gigantesques ». Autre défaut : le peuple espagnol n'aime pas, sur scène, l'Antiquité : « Il préfère voir saint Jacques ou saint Philippe qu'Agammemnon ou Achille... ». Allusion aux fameux *autos sacramentales* que l'Espagne supprimera, au nom de la décence et du bon goût (comme les *corridos*), en 1765. Mais les Français semblent ignorer ces faits.

L'Espagne possède-t-elle encore quelque mérite, après les condamnations de son esprit, de son goût et de ses genres ? Il reste le roman, genre fécond, multiforme, largement répandu en France depuis le début du XVII^e siècle. Les Français admettent volontiers que le trait de caractère dominant des Espagnols soit le « romanesque ». Mot-clé, très général, mais à connotation péjorative évidente, mot qui s'oppose sournoisement à la *ratio* française. Y aurait-il donc un terrain, minime, où les Français accorderaient à leur voisin une certaine supériorité, un certain mérite ? L'examen du cas romanesque montre qu'il n'en est rien.

La quantité l'emporte sur la qualité : tel est le premier jugement des Français. Il faut donc trier et le choix est sévère : il ne reste guère que le *Don Quichotte*. Encore cette œuvre est-elle interprétée de façon assez peu favorable : un livre divertissant, folie qui se moque des folies romanesques¹⁶. Quant au reste, il fait

¹⁵ Cf. R. Naves, *le Goût de Voltaire*, Paris, 1937.

¹⁶ Cf. M. Bardon, *Don Quichotte en France au XVII^e et au XVIII^e siècle*, Paris, 1931.

partie d'une masse indistincte, non pas indigeste, mais qui peut faire passer quelque bon moment. Il est vrai que beaucoup d'œuvres étaient écrites dans un but de divertissement (*entretenimiento*). Mais elles n'étaient pas reléguées, avec quelque mépris, dans une zone assez proche de ce que nous pourrions appeler aujourd'hui la « sous-littérature ». À la fin du XVIII^e siècle, la très importante collection *Bibliothèque des romans* a réimprimé bon nombre de romans espagnols du XVI^e et XVII^e siècle, sous forme abrégée. Ce phénomène culturel ne vient pas contredire notre analyse : d'une part, il s'agit uniquement de romans anciens et les Français n'ont donc encore, à la veille de la Révolution, que cette seule image littéraire de l'Espagne ; d'autre part, les préfaces et les présentations générales sont parfois sévères. On édite ces « œuvres » comme des échantillons touchants et désuets, comme de curieuses anomalies de l'inspiration romanesque. Telle est du moins l'opinion de l'élite cultivée ; car on pourrait relever, au long du siècle, d'intéressants affleurements du roman espagnol, du roman féminin : des liaisons à exploiter qui montreraient un certain intérêt pour un univers romanesque issu de thèmes espagnols. La *Bibliothèque des Romans* est l'image exacte de la position de la critique française du siècle qui connaît les romans espagnols mais ne les accepte pas sans censure. En les éditant, elle constitue un jalon supplémentaire pour l'étude des transmissions des formes littéraires du Siècle d'Or jusqu'en pleine tempête romantique.

□ □ □

Il y a lieu, en effet, d'envisager avec attention ce XVIII^e siècle français lorsqu'on étudie les rapports franco-espagnols. Tout n'est pas dit lorsqu'on mentionne Lesage et Beaumarchais. Le XVIII^e siècle semble bien pauvre entre Corneille et V. Hugo, Hardy et T. Gautier. Mais il a peut-être une position privilégiée de « relais », à son corps défendant, entre le Grand Siècle et le Romantisme. Le Siècle d'or, si violemment critiqué par la France des Lumières, n'a jamais quitté les esprits cultivés français : il a toujours constitué le fond même de la culture espagnole ; mieux, il a symbolisé l'idiosyncrasie espagnole, au détriment assez inique du Siècle des Lumières espagnol. Il y a eu permanence du Siècle d'or dans le champ mental et intellectuel des Français ; mais il a changé de « signe » entre le XVII^e et le XIX^e. Il serait toutefois fort hasardeux, dans une synthèse harmonieuse, de vouloir considérer le XVIII^e comme une de ces célèbres « époques de transition », ménageant une évolution possible entre deux autres siècles, d'esthétiques opposées. Le XVIII^e siècle français devant l'Espagne est très proche

de la mentalité de son frère aîné, le Grand Siècle. S'il fallait localiser ce « changement de signe » dans le temps, il faudrait, à coup sûr, le situer bien après 1789 (selon nous vers 1808).

Tel serait notre premier point de conclusion. Pour le Français du XVIII^e siècle, le temps semble s'être arrêté. Son esprit retient l'Espagne prisonnière dans une période assez mal définie que l'Espagne, de son côté, considère comme un de ses glorieux moments; cette période, elle pourrait être le cadre temporel du *Soulier de Satin*: fin du XVI^e siècle, à moins que ce ne soit le début du XVII^e!... Et pourtant, il y a eu la Guerre de Succession; une page de l'histoire a été tournée. Mais le Français continue de croire que rien n'a changé en Espagne, alors que précisément une petite poignée d'éclairés se montre décidée, par la plume, par l'action gouvernementale, par des campagnes d'opinion, à changer l'Espagne. Ironie du sort! C'est au moment où la France s'obnubile sur cette Espagne du Siècle d'or que la vraie Espagne se met à prendre des distances avec ce siècle encombrant, à réfléchir sur la mauvaise politique des Habsbourg, à envisager une critique de la conquête, à « reconverter » sa littérature. De tant d'efforts, peu d'échos en France. On situe alors mieux ce terrain de mésentente qui va s'instaurer entre l'élite éclairée espagnole et la France. Au nom d'un patriotisme sincère, les éclairés espagnols vont être obligés d'attaquer la France qui se moque d'elle, donne à l'Europe une caricature de son passé et de ses ambitions (depuis les *Lettres persanes* jusqu'à Masson de Morvillers, de 1721 à 1784). Position délicate pour l'élite espagnole qui se nourrit intellectuellement de la France et qui se voit contrainte, alors qu'elle est foncièrement gallomane, de s'affirmer quelque peu gallophobe. Ce serait le second point de notre conclusion: établir les corrélations inévitables entre deux évolutions culturelles différentes. Mais il faudrait alors dire un mot pour justifier notre démarche qui donne aux lettres une portion congrue: ce sera notre dernier point de réflexion, d'ordre méthodologique.

Il nous semble facile d'accumuler, dans le seul domaine littéraire, toutes les critiques formulées par le XVIII^e siècle sur les genres du Siècle d'or. Elles se ressemblent toutes et sont, en gros, connues. Que pouvons-nous faire, sinon les constater? Or nous voulons les expliquer. Aussi tentons-nous d'intégrer ces questions littéraires dans un contexte plus large: celui de la culture du temps, afin de saisir, dans notre cas, la signification exacte de ce mépris ou de cette méconnaissance de la France devant l'Espagne. À son tour, ce mépris et cette méconnaissance, c'est-à-dire un

ensemble de positions critiques (donc idéologiques), un ensemble d'orientations culturelles ne peut pleinement se comprendre — du moins le pensons-nous — que par des phénomènes littéraires, relevant de la politique, de la diplomatie, de l'économie, par exemple.

Ce n'est pas une synthèse tendancieuse, ni une entreprise exorbitante. Ce n'est pas douter de la littérature et de ses produits : les œuvres. C'est redonner aux lettres une place cohérente dans la culture du temps, montrer quel rôle original elles peuvent jouer lorsqu'on les utilise dans une étude universitaire déjà bien traditionnelle — qui reste la nôtre : l'histoire des idées.

Université de Rennes